



Garibaldi ôta sa chemise et la lui donna. (Page 926.)

séparés d'eux que par l'épaisseur de la voûte du pont.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Le vice-consul nous dit qu'il avait vu passer des bâtiments italiens avec le drapeau tricolore. Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider à arborer l'étendard de l'indépendance. J'amenai le pavillon de Montevideo, sous lequel nous naviguions, et je hissai immédiatement, à la corne de notre bâtiment, le drapeau sarde, improvisé avec un demi-drap de lit, une casaque rouge et le reste des parements verts de notre uniforme de bord.

On se rappelle que notre uniforme était la blouse rouge à parements verts, lisérés de blanc.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, nous arrivâmes en vue de Nice. Beaucoup étaient d'avis que nous ne devions pas débarquer sans plus amples renseignements.

Je risquais plus que personne, puisque j'étais encore sous le coup d'une condamnation à mort.

Je n'hésitai pas cependant, — ou, plutôt, je n'eusse pas hésité, car, reconnu par des hommes qui montaient une embarcation, mon nom se répandit aussitôt. et à peine mon nom fut-il répandu, que Nice tout entière se précipita vers le port, et qu'il fallut, au milieu des acclamations, accepter les fêtes qui nous étaient offertes de tous les côtés. Dès que l'on sut que j'étais à

Nice, et que j'avais traversé l'Océan pour venir en aide à la liberté italienne, les volontaires accoururent de toutes parts.

Mais j'avais, pour le moment, des vues que je croyais meilleures.

De même que j'avais cru dans le pape Pie IX, je croyais dans le roi Charles-Albert; au lieu de me préoccuper de Medici, que j'avais expédié, comme je l'ai dit, à Via-Reggio, pour y organiser l'insurrection, trouvant l'insurrection organisée et le roi de Piémont à sa tête, je crus que ce que j'avais de mieux à faire était d'aller lui offrir mes services.

Je dis adieu à mon pauvre Anzani, adieu d'autant plus douloureux que nous savions tous deux que nous ne devions plus nous revoir, et je me rembarquai pour Gênes, d'où je gagnai le quartier général du roi Charles-Albert.

L'événement me prouva que j'avais eu tort. Nous nous quittâmes, le roi et moi, mécontents l'un de l'autre, et je revins à Turin, où j'appris la mort d'Anzani :

Je perdais la moitié de mon cœur.

L'Italie perdait un de ses enfants les plus distingués.

O Italie! Italie! mère infortunée! quel deuil pour toi le jour où ce brave parmi les braves, ce loyal parmi les loyaux, ferma les yeux pour toujours à la lumière de ton beau soleil!

A la mort d'un homme comme Anzani, je te le dis, ô Italie! la nation qui lui a donné naissance doit, du plus profond de ses entrailles, pousser un cri de douleur, et, si elle ne pleure pas, si elle ne se lamente pas comme Rachel dans Rama, cette nation n'est digne ni de sympathie ni de pitié, elle qui n'aura eu ni sympathie ni pitié pour ses plus généreux martyrs.

Oh! martyr, cent fois martyr fut notre bien-aimé Anzani, et la torture la plus cruelle soufferte par ce vaillant fut de toucher la terre natale, pauvre moribond, et de ne pas finir comme il avait vécu, en combattant pour elle, pour son honneur, pour sa régénération.

O Anzani! si un génie pareil au tien avait présidé aux combats de la Lombardie, à la ba-

taille de Novare, au siège de Rome, l'étranger ne souillerait plus la terre natale et ne foulerait pas insolument les ossements de nos preux!

La légion italienne, on l'a vu, avait peu fait avant l'arrivée d'Anzani; lui venu, sous ses auspices, elle parcourut une carrière de gloire à rendre jalouses les nations les plus vantées.

Parmi tous les militaires, les soldats, les combattants, parmi tous les hommes portant le mousquet ou l'épée enfin, que j'ai connus, je n'en sais pas un qui puisse égaler Anzani dans les dons de la nature, dans les inspirations du courage, dans les applications de la science. Il avait la valeur bouillante de Masséna, le sang-froid de Davesio, la sérénité, la bravoure et le tempérament guerrier de Manara¹.

Les connaissances militaires d'Anzani, sa science de toutes choses, n'étaient égalées par personne. Doué d'une mémoire sans pareille, il parlait avec une précision inouïe des choses passées, ces choses passées remontassent-elles à l'antiquité.

Dans les dernières années de sa vie, son caractère s'était sensiblement altéré; il était devenu âcre, irascible, intolérant, et, pauvre Anzani, ce n'était pas sans motif qu'il avait ainsi changé! Tourmenté presque constamment par des douleurs, suites de ses nombreuses blessures et de la vie orageuse qu'il avait menée pendant tant d'années, il traînait une intolérable existence, une existence de martyr.

Je laisse à une main plus habile que la mienne le soin de tracer la vie militaire d'Anzani, digne d'occuper les veilles d'un écrivain éminent. En Italie, en Grèce, en Portugal, en Espagne, en Amérique, on retrouvera, en suivant ses traces, les documents de la vie d'un héros.

Le journal de la légion italienne de Montevideo, tenu par Anzani, n'est qu'un épisode de sa vie. Il fut l'âme de cette légion, dressée,

1. Le lecteur ne connaît pas encore ces trois autres martyrs de la liberté italienne; mais bientôt il fera connaissance avec eux. Garibaldi, qui n'écrivait pas pour être imprimé, parle, en quelque sorte, à lui-même, et non aux lecteurs.